

La beauté d'Istanbul est chantée et écrite.

Demandez plutôt aux poètes : *La beauté de cet univers est en la ville de Constantin* (Aynî, XVe); *En elle la beauté et l'honneur Elle est appelée Istanbul* . (Lâtifi, XVe); *Cette ville d'Istanbul est une valeur sans égal* (Nedim, XVIIIe); *En aimer simplement un des quartiers vaut toute une vie* (Yahya Kemal Beyatlı, XXe). Dans les inoubliables vers de Nazım Hikmet, c'est la ville elle-même, qui prend la parole : *Nous qui sommes la ville d'Istanbul,/ nous sommes belle!* –

Chez Ahmet Muhip Dranas, la question traduit une hésitation :

Déesse et beauté de l'Histoire, tabou;
Miracle de soleil et d'eaux, mystère–
Pour toujours éternelle, c'est Istanbul.
Est-ce nous qui sommes réduits– notre cœur?
Mais Istanbul est immortelle.

Il est possible de faire disparaître une ville. Toutefois, la véritable existence des villes transcende l'existence quotidienne. Surtout si cette ville est grandiose, sublime, sacrée, belle et qu'elle est installée dans une tranche de temps qui se mesure par millénaire. Comme Istanbul– Héritée de mille maris, la veuve chaste!

Troie fut brûlé voilà trois millénaires ; pas une pierre ne resta de la muraille d'Ilioupolis. Sennachérib, roi d'Assyrie fit disparaître Babylone de Hammourabi en construisant des canaux qui

submergèrent la ville. Scipion, commandant romain, suivit le conseil : Delenda Carthago ; il fit raser Carthage pour faire labourer des champs sur son emplacement. Ephesos, aux mamelles multiples, protégée par Artemis, fut vaincue par le paludisme et abandonnée ; la mauvaise herbe poussa sur ses ruines. Ces villes mortes sont cependant bien plus vivantes que les villes anatoliennes uniformisées comme Izmit, Adapazarı, Eskişehir, Mersin, ou les “villes-jardins” sans âme, qui cernent la périphérie de nos villes. Ni le fait d’être restée figée dans le passé, ni celui d’être démolie et transformée en ruines ne peut retirer à ces villes sublimes, ce qui les rend grandioses, sacrées ou belles. Tarkovski dit vrai dans *“Le Temps Scellé”* : “Dans un certain sens, le passé est bien plus vrai que le temps dans lequel nous vivons, du moins bien plus résistant, bien plus permanent. Le temps présent passe et coule entre nos doigts comme le sable. On ne retrouve sa pesanteur matérielle que dans les souvenirs. Comme l’inscription sur la bague de Soliman : tout est éphémère.” Et le poète Byzantin Agathias souligne cette vérité dans un poème composé sur les ruines de Troie, il y a mille cinq cent ans : “O ville sacrée, où sont donc tes murailles, tes temples si grandioses! Où sont les têtes des taureaux sacrifiés, les vases somaki de la déesse de Paphos ; et ses vêtements d’or de la tête aux pieds – Où est l’idole Tritogenia qu’adorait tout le monde! La guerre, le temps qui passe et Moira, la brutale ont tout emporté, dommage! Et vers d’autres destinées t’entraîna la Jalousie, cette impitoyable! Mais ton nom sacré et cette réputation que tu acquies, n’aie crainte, personne ne pourra y toucher.”

Cela est vrai aussi pour Istanbul. Il est impossible de lui retirer ce qui fait d’elle Istanbul. Mille Menderes peuvent déchirer son vieux visage avec des avenues laides comme des champs d’asphalte, mille Bedrettin Dalan peuvent saccager, démolir Tarlabası, Ayvansaray, Yemiş Çarşısı ; mille “gecekondı” et immeubles de béton peuvent envahir ton cœur, ton cerveau, tes organes comme un cancer. Qu’elle disparaisse par une catastrophe naturelle, ou pourrisse dans la vase de l’ordinaire, de la pauvreté, de l’ignorance– Istanbul, c’est Istanbul et cela restera Istanbul. Même submergée de laideurs, qui la rendront méconnaissable, même transformée en ruines où pousse la mauvaise herbe, rien ne peut retirer à l’Istanbul de Byzas, de Constantin, de Justinien, d’Agathias, de Métochite, du Sultan

Mehmet le Conquérant, de Soliman le Magnifique, de Sinan, de Nedim, de Yahya Kemal, de Sait Faik, d'Ara Güler, de Cihat Burak sa qualité d'être tout simplement Istanbul. La ville d'Istanbul vivra éternellement dans l'imagination en tant que ville aussi grandiose et aussi belle que Troie, Babylone, Carthage, Alexandrie, Rome.

Il y a bien des années, un de mes amis, qui pratiquait la plongée sous-marine, m'a offert une cruche, une amphore sortie des profondeurs de la mer. Une cruche de vin byzantine assez ordinaire de par sa forme, dont vous pouviez rencontrer des exemples bien plus beaux et plus anciens chez les amateurs, car à l'époque, on en trouvait fréquemment chez les antiquaires des villes du littoral. Nous estimions, avec un peu d'optimisme, qu'elle devait avoir sept, huit siècles d'existence. Pendant son immersion, le col, les anses s'étaient ornées de coquillages, d'algues, de créatures semblables au corail, faisant apparaître une beauté qu'un maître de la céramique n'aurait pu composer. Depuis son arrivée à la maison, cette cruche devint un registre important, un objet occupant une place particulière parmi le bric-à-brac de ma chambre. Vous pouviez partir dans de longs voyages avec elle, si votre imagination s'y prêtait. Vous pouviez entendre les ballades chantées par les marins sur les navires portant du vin et de l'huile des îles de l'Égée à Istanbul, les crucifix sifflant dans le vent, rêver de l'obscurité silencieuse des cales humides ou de la période la plus longue dans l'existence de la cruche, de ces sept, huit siècles passés sous l'eau. Qui sait tout ce que notre cruche avait vu alors qu'elle gisait dans un bleu tranquille sans fin ni confin. Quels poissons, quels crustacés, quelles pieuvres, quelles méduses étaient passés à côté d'elle dans un temps ralenti ; des coquillages, des algues, des créatures marines de mille couleurs et de mille espèces avaient trouvé refuge sur ses parois. De temps à autre, des noyés étaient venus se poser sur le fond pour remonter ensuite à la surface. Le soleil n'avait cessé de tourner, les mois, les saisons, les tempêtes, les batailles navales, les époques qui changent—

Un jour, nous sommes rentrés de voyage ma femme et moi. Et qu'avons-nous trouvé devant nous : toutes les traces de la mer et du temps que portait notre amphore avaient été effacées, notre cruche byzantine de rêvasserie avait une surface impeccable

comme ses semblables neuves vendues sur les marchés. Yeter, notre femme de ménage, qui n'appréciait point son aspect si ancien et nous en voulait d'y être tellement indifférents, l'avait immergée dans la baignoire profitant de notre absence et avec la force de ses bonnes intentions et de sa brosse, elle l'avait astiqué, la débarrassant de sa couche séculaire. La cruche avait perdu imprégnation poétique avec les coquillages, le corail, les traces du temps effacés.

Quand je songe à la façon dont nous perdons progressivement Istanbul, cette histoire de la cruche se dresse devant mes pensées. J'ai l'impression de voir dans la personnalité de Yeter, les principaux protagonistes de ce processus, les dirigeants nationaux ou locaux, les employés incultes, les entrepreneurs, les scientifiques indifférents, les conservateurs amateurs, etc. Et les hommes pauvres et démunis d'un peuple laissé sans connaissance, ni conscience... Tout en sachant que finalement ce sont eux les moins coupables!

Mes ancêtres étaient établis à Istanbul depuis deux siècles, mais moi je suis né ailleurs. J'ai vécu mon enfance à Ankara. J'ai vu Istanbul pour la première fois quand j'avais cinq ans ; la première image, qui apparut devant moi à la gare de Haydarpaşa est toujours vivante dans ma mémoire. L'image seulement? Les sons aussi : les sirènes des bateaux se faisant écho, les cris des mouettes, le moteur des bateaux mouches— Quand ma famille est revenue vivre à Istanbul, j'avais dix ans; et depuis ce jour-là, pendant quarante-deux ans j'ai vécu à Istanbul; j'ai vu ses transformations. Comme je m'intéressais à la photo dès mon jeune âge, je regardais mon entourage avec encore plus d'attention ; ayant fait des études d'architecture et travaillant dans le domaine de la conservation des œuvres anciennes, je suis profondément affecté par ce changement.

Que s'est-il passé? Nous nous sommes empressés de le remplacer par un "neuf" de pacotille tout ce que nous avons rayé et qui porte la mémoire secrète mais riche de la ville : des bâtiments, des détails de construction portant la trace d'un goût affiné, (et je cite encore à tout hasard) les lampes de rue, les pavés, les murailles, les murs de cent ou mille ans, les fontaines, les toitures, les fontaines d'eau potable, les plaques de rue, les tablettes, les arbres monumentaux, les saules pleureurs, les

débarcadères, les bateaux, les caïques— Des traces imperceptibles sur les murs, les arcades, les colonnes, les pavés, les sceaux du temps et du passé— Une série de valeurs sans pareil que nous anéantissons avec indifférence, ignorance et négligence, si ce n'est par avidité voire par vice.

Le pétrole et l'asphalte ont fait leur entrée dans la ville. Ensuite, se fut le tour du béton. Et de la spéculation. Nous avons démoli sans pitié. Vivent le pétrole et l'asphalte! Nous avons follement construit, nous avons urbanisé (!) la belle Istanbul. Nous l'avons cernée de blocs de béton, produits par des incultes, sans savoir-faire et sans goût.

Nous avons subi ce dernier demi siècle une autre occupation : la population de la ville est passée d'un million à douze millions. Les paysans pauvres venus d'Anatolie se sont installés et formé les quartiers de "gecekondu" sans fin ni confin, envahissant monts et vallées. Construits de rien, ces *gecekondu* se sont transformés en immeubles avec de nombreux étages. Et Istanbul a été engloutie par un cancer galopant. Certaines minorités, qui constituaient une couche fort civilisée parmi les anciens habitants de la ville, ont été encouragées à fuir cette ville ; les quartiers qu'elles habitaient, les si belles maisons et rues anciennes se sont remplies de paysans pauvres. La pauvreté, la misère, l'ignorance remplacèrent la civilisation, l'élégance, la finesse.

Le destin de la ville et du pays tout entier est passé entre les mains de personnes dont le niveau ne fait que baisser. Était-ce un caprice de la démocratie? Peut-être sa mauvaise application. Du haut en bas de la hiérarchie, presque tous les dirigeants ont commencé à devenir de jour en jour plus ignorants, plus inqualifiés, plus vulgaires mais par conséquent plus rusés, plus intéressés et avides. Et ceci a naturellement eu un impact sur toute la ville. La résistance d'une poignée de lettrés et d'intellectuels contre cette foule brutale, la lutte menée sous diverses formes, ont eu quelques résultats, certaines choses ont pu peut-être être sauvées, mais la plupart a été perdue.

On ne pouvait s'attendre à ce que ces dirigeants sans éducation et sans savoir-faire (avec l'appui de parvenus et déracinés) approchent avec savoir et sensibilité la beauté à fleur de peau des villes, dont ils avaient conquis la direction, et les protègent. Presque partout ces dirigeants ont opté pour la

SAMİH RİFAT

Requiem pour une
ville perdue

spéculation, les transports et la construction à outrance. Ils ont donné la forme qu'ils voulaient à la ville, ils ont démoli ce qui s'y opposait. Le plus grand obstacle qui se dressait devant ce pillage, c'étaient naturellement les anciens édifices, rues et places de la ville. Le tissu urbain ancien d'Istanbul, les maisons en bois constituaient un obstacle devant une armée d'avidés. Ils ont commencé par les incendier une par une. Mais, dans le pays, l'opposition commençait à s'organiser. Le tourisme se développait, les étrangers venaient voir ces maisons, ces vieilleries et l'on comprit que les œuvres anciennes pouvaient rapporter. Avec le soutien de certains intellectuels éveillés, l'on trouva de nouvelles formules pour démolir. De fausses œuvres anciennes : des immeubles, dont l'extérieur était recouvert de boiseries mais dont l'intérieur n'était que béton armé, ont envahi les quatre coins de la ville. Une fois les apparences sauvées, l'on continua à anéantir le véritable patrimoine. Il-y-eut des jours où, poussés par des aspirations de parvenu ils ont créé des armes -d'une laideur monumentale- pour la ville; tout le monde fut d'accord et ils ont plaqué ce symbole d'un manque de goût manifeste, ce graphisme de faubourg un peu partout dans la ville. Il-y-eut des jours où ils ont changé le nom des rues, des places publiques en raison de leur ignorance, de leur manque de goût, de leur chauvinisme ou de leur moralité superficielle. Un exemple parmi d'autres: dans mon enfance il-y-avait à Çengelköy un coin fort sympathique et un arrêt de bus qui s'appelait "Bekârderesi" (ruisseau de célibataire); cela a dû déranger "le sens moral" d'un dirigeant écervelé; il a été remplacé par "Güzeltepe" (joli mont). Retiens-toi de pleurer si tu peux!

Les grands urbanistes du début du siècle pensaient que la "secrète puissance poétique" de la ville pouvait exister dans une ville récemment fondée, y être créée. Je parle de force d'invention, de courage et de génie créateur qui est étroitement lié à la construction—Dans ce domaine la raison et la poésie coexistent. Les articles de Le Corbusier soutiennent cette hypothèse. Quand les cathédrales étaient encore blanches, l'Europe avait organisé une fois pour toutes les métiers selon les exigences des techniques. Il exprime comme suit ses pensées en parlant de proportion dans *Entretien avec les étudiants en Architecture* :
"L'architecture et la musique sont comme deux sœurs ; les deux

proportionnent le temps et l'espace. Quant à l'instrument qui engendre la fascination, ce sont ces proportions auxquelles sont étroitement liés les sentiments ; si étroitement que quand on atteint les extrêmes de leur possibilité, on touche le mystère; la langue des dieux- Toucher le mystère, s'approcher de la langue des dieux-" Comme ces aspirations semblent lointaines quand on les considère à travers l'architecture et l'urbanisme d'un pays sous-développé, le nôtre. Je constate avec désolation qu'à Istanbul, à côté de nobles beautés du passé, il n'y a que trois ou quatre nouveaux édifices, qui pourraient soutenir une telle hypothèse. Il est plus probable de rencontrer des traces d'architecture moderne dans les détails, dans les maisons, dans les espaces intérieurs, dans les petits arrangements.

Quant à l'architecture ancienne, à l'exception des bâtiments monumentaux, des palais, des grandes mosquées, des murailles et des citadelles, nous pouvons aisément affirmer que le patrimoine des édifices civils d'Istanbul a subi une grande destruction. Les immeubles en dur de la zone de Beyoğlu et de Tarlabaşı, produits relativement récents de l'architecture levantine, ont été conservés en grande partie - même si c'est dans de très mauvaises conditions- mais les bâtiments en bois de la péninsule archéologique, d'Üsküdar, de la rive de Kadıköy, de Kalamış, d'Erenköy, etc. ont été presque entièrement rasés, à l'exception de grandes et importantes "yali" de la rive du Bosphore, bien des bâtiments en bois ont été transformés en "fausses" œuvres anciennes en béton armé, recouvertes de boiseries, selon la pratique mentionnée plus haut.

Samih Rifat, Né à Istanbul en 1945. Diplômé du lycée Saint-Benoît et de la Faculté d'Architecture de l'Université technique d'Istanbul. A partir des années 80, il publie ses écrits dans des revues accompagnés des photos prises par lui-même. Il a réalisé des films documentaires. Il vit à Istanbul.